

## Cap-aux-Diamants

# Le cinéma de Pierre Perreault : Une réappropriation symbolique d'un fleuve

Yves Laberge

---

Québec maritime  
Numéro 74, été 2003

URI : [id.erudit.org/iderudit/7365ac](http://id.erudit.org/iderudit/7365ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)  
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Laberge, Y. (2003). Le cinéma de Pierre Perreault : Une réappropriation symbolique d'un fleuve. *Cap-aux-Diamants*, (74), 48–51.

---

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## UNE RÉAPPROPRIATION SYMBOLIQUE D'UN FLEUVE

PAR YVES LABERGE

À l'occasion des célébrations du 450<sup>e</sup> anniversaire de la traversée initiale de Jacques Cartier, en 1984, le cinéaste Pierre Perrault a filmé un équipage franco-québécois suivant l'itinéraire du découvreur du Canada, depuis Saint-Malo en Bretagne. Leur guide?

Le texte des *Relations de Jacques Cartier*. Photogramme tiré du documentaire *La Grande Allure* (1986) de Pierre Perrault. (Photothèque de l'Office national du film du Canada).

On entend souvent dire que les Québécois aiment naviguer ou simplement fréquenter l'eau, mais on constate qu'il existe dans notre imaginaire relativement peu de films ayant fait une large place au thème des rivières, des lacs, du fleuve et des bateaux. Curieusement, il ne pleut pas souvent dans les films québécois; on préfère montrer le soleil ou encore la neige.

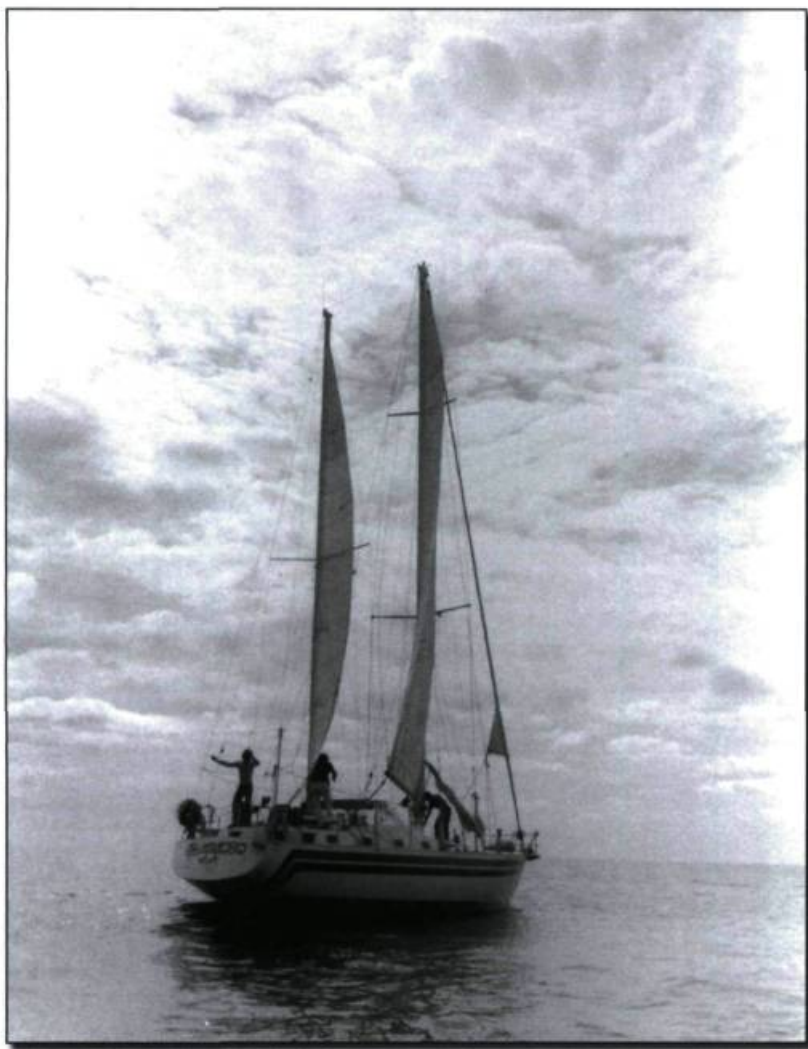
En revanche, quelques exemples de films étrangers tournés au Québec illustrent l'importance que d'autres regards ont accordé à nos cours d'eau. On se souviendra du début du film *Maria Chapdelaine*, réalisé en 1934,

par le cinéaste français Julien Duvivier, lorsque le personnage de François Paradis (joué par Jean Gabin) naviguait gaiement sur les rapides d'une large rivière aux côtés de ses compagnons. Une autre version de ce roman de Louis Hémon avait été tournée (en partie en Angleterre), en 1950, par le réalisateur d'origine suisse Marc Allégret, bien avant celle de Gilles Carle, datant de 1983. Lorsque le réalisateur Alfred Hitchcock vint à Québec tourner *La Loi du silence* (*I Confess*, 1953), il a tenu à filmer au générique un long plan d'ensemble de la ville de Québec, vue du traversier de Lévis! Tous ces cinéastes venus d'ailleurs ont voulu montrer la proximité des voies de navigation pour les Québécois.

Le thème de l'eau apparaît occasionnellement dans seulement quelques films québécois. Pour *La Forteresse* (1947), film de suspense réalisé par un cinéaste d'origine russe, Fédor Ozep, la chute Montmorency servait de lieu de dénouement du drame. En outre, certains films de Bernard Devlin produits par l'Office national du film comme le documentaire *La Drave* (1957) et son long métrage *Les Brûlés* (1958) illustraient l'utilisation des cours d'eau comme moyens privilégiés de communication et de transport du bois. Tournée à l'île Bonaventure, l'adaptation du roman d'Anne Hébert, *Les Fous de Bassan* (1986), par Yves Simoneau utilisait la mer comme élément décoratif pour symboliser l'enfermement moral de l'époque des années 1930. Dans *Kalamazoo* (1988) d'André Forcier, Rémi Girard incarnait un vieux garçon amoureux d'une sirène (Marie Tifo).

## L'EAU ET LES RÊVES

Peu de cinéastes québécois ont décrit des récits de navigation comme l'ont fait les films de Pierre Perrault (1927-1999). On connaît la célèbre trilogie de documentaires (*Pour la suite du monde*, *Le Règne du jour*, *Les Voitures d'eau*) qu'il avait consacrée durant les années 1962-1968 aux habitants de l'île aux Coudres, lieu privilégié pour ce cinéaste. Plusieurs se demandaient d'ailleurs pourquoi le réalisateur avait tant tourné sur cette île de la région de Charlevoix. Dans un entretien enregistré à la fin de sa vie, Perrault expli-





■ Une goélette nommée *G. Montcalm*, probablement construite au milieu des années 1950, filmée au quai de l'île aux Coudres, en 1966. Les goélettes de bois semblaient plus fragiles que les nouvelles embarcations de métal. Dans un parfait exemple d'intégration, les arbres des forêts québécoises servaient à la construction des goélettes qui assuraient une partie du transport maritime sur le fleuve Saint-Laurent. Photogramme tiré du documentaire *Les Voitures d'eau* (1968) de Pierre Perrault. (Photothèque de l'Office national du film du Canada).

que son insatiable fascination pour le fleuve Saint-Laurent, en tant que voie de navigation mais aussi symbole unificateur, quasi mythique, de nos origines, de nos appartenances et de notre spécificité : «Je suis de plus en plus envoûté par le fleuve. Je sens que le fleuve a quelque chose à me dire. C'est peut-être mon principal personnage. Il ne parle pas beaucoup, mais il me répond par les hommes, par leurs actions, avec le langage qui convient.» (propos tenus dans la vidéo *Pierre Perrault parle de l'Île-aux-Coudres*, 1999).

#### UN PASSAGE À LA MODERNITÉ

Deux films très différents de Pierre Perrault ont réussi à décrire des aspects opposés du fleuve Saint-Laurent, à la fois site de commerce mais aussi lieu patrimonial, témoin de nos origines et de notre identité. Dans *Les Voitures d'eau* (1968), dernier volet de *La Trilogie de l'Île-aux-Coudres*, Perrault s'intéresse au monde des navigateurs et des artisans constructeurs de bateaux. Ce documentaire décrit la fin d'une époque : celle de la construction traditionnelle des derniers bateaux de bois, les goélettes, fabriquées à l'île aux Coudres depuis des siècles, et ayant la particularité avantageuse de pouvoir naviguer en eaux peu profondes. Au début des années 1960, celles-ci étaient progressivement remplacées par des bateaux métalliques, plus résistants mais plus gros et plus lourds. Dans la première partie du film, on observe un atelier de l'île aux Coudres où

étaient construites les dernières goélettes du continent; le savoir-faire et l'expertise de ces constructeurs artisanaux nous sont révélés, tant du point de vue de la conception que des mesures. Ces goélettes servaient autant à la «pêche à marsouin» (variété du bélouga) que pour le transport du bois; on parlait alors de la «goélette à pitoune». Les constructeurs étaient fiers et admiratifs devant un beau spécimen terminé. Dans *Les Voitures d'eau* (1968), l'un de ces constructeurs, Laurent Tremblay, s'exclame devant une goélette particulièrement équilibrée : «Regardez-moi ça comme c'est flottant! C'est rien que ça qui comptait, quelque chose de bien flottant.

■ Sur l'île aux Coudres, en 1965, deux générations de constructeurs de goélettes comparent leurs méthodes de conception. La tradition se transmet devant nos yeux. Mais les digressions sont nombreuses au fil des conversations... Photogramme tiré du documentaire *Les Voitures d'eau* (1968) de Pierre Perrault. (Photothèque de l'Office national du film du Canada).



C'était pas une question de course.» Un désaccord survient entre les membres de la famille Tremblay de l'île aux Coudres et un constructeur de bateaux, sur le site d'un énorme chantier maritime de la région de Lauzon, en face de Québec. Ancien constructeur, Alexis Tremblay rappelle que leurs goélettes pouvaient toujours naviguer de nuit sur le canal nord de l'île d'Orléans, sans éclairage et sans s'échouer, tandis que les nouveaux bateaux métalliques s'échouaient fréquemment dans le fleuve peu profond. Le film *Les Voitures d'eau* ne montre pas seulement la disparition d'une industrie peu rentable et exigeante, mais aussi la perte d'une tradition artisanale et d'une connaissance directe du fleuve, par les gens qui y vivent depuis des générations. D'autres domineront désormais le fleuve.

Cet attachement aux traditions (de la pêche à marsouin, de la navigation, de la construction de goélettes, voire – dans d'autres films – de la langue française) traduit chez Pierre Perrault une inquiétude constante quant au statut toujours précaire de l'identité québécoise. Il approuve les propos du capitaine Laurent Tremblay, qui fait personnellement les frais de l'exploitation étrangère des forêts québécoises, à la fin du film *Les Voitures d'eau* : «Les terres de la couronne appartiennent aux contribuables de la province de Québec, pas à l'Angleterre.» En somme, bien avant le documentaire *L'Erreur boréale* (1999) de Richard Desjardins, le film *Les Voitures d'eau* raconte une dépossession et déplore la mainmise étrangère sur une partie de notre territoire. Dans un moment de désespoir, le capitaine Laurent Tremblay suggère même à Perrault de donner à son projet le titre *L'Agonie lente des goélettes*. Ici encore, la tradition ne sera pas transmise aux générations futures.

Près de vingt ans après avoir tourné *Les Voitures d'eau*, Pierre Perrault réalise un autre projet, à l'occasion des fêtes de 1984 célébrant les 450 ans de la découverte du Canada : celui de refaire le trajet de la grande traversée de Jacques Cartier, de Saint-Malo jusqu'à la Côte-Nord au Québec, en suivant le récit du navigateur tel que relaté dans ses *Relations*. Ce voyage hautement symbolique deviendra *La Grande Allure* (1986), film méconnu, en deux parties. Pour Perrault, le personnage de Jacques Cartier représente une sorte de héros sous-estimé, navigateur intuitif certes, mais aussi celui qui le premier a décrit et nommé le pays, avec la précision du géographe et la poésie du chanteur. Bien sûr, Cartier n'était pas le premier Européen à explorer le Canada, mais il a néanmoins été le premier navigateur à raconter ces paysages, à témoigner par écrit de son passage. Dans un entretien filmé pour compléter l'intégrale de ses films, Perrault explique (dans la vidéo *Pierre Perrault parle du fleuve*, 1999) à quel point le personnage de Cartier a pu synthétiser et rejoindre sa propre vision du pays : «Cartier m'intéressait dans la mesure où il m'aidait à appréhender le fleuve, à le dire, à le connaître. Comme les gens de l'île aux Coudres, Cartier a vécu le fleuve, l'a navigué, l'a connu physiquement.» Comme Cartier, Perrault a lui aussi exploré le pays et l'a décrit, par ses livres et ses films, quatre siècles plus tard.

Si la dimension politique du rapport au fleuve était constamment présente dans *Les Voitures d'eau* (1969), c'est davantage l'aspect historique et identitaire qui est manifeste dans les films subséquents de Perrault, et particulièrement dans le film *La Grande*

À l'extrême est du Québec, certaines îles de la Côte-Nord, visitées par Jacques Cartier lors de ses premiers voyages, ont probablement très peu changé depuis plus de quatre siècles. Dans ses récits de voyage, l'explorateur malouin avait nommé l'une de ces régions inhospitalières «Terre de Caïn». En 1984, l'équipage filmé par Pierre Perrault refait les mêmes escales et découvre les mêmes lieux, souvent intacts, avec un émerveillement incomparable.

Photogramme tiré du documentaire *La Grande Allure* (1986) de Pierre Perrault. (Photothèque de l'Office national du film du Canada).





■ Dans l'atelier de construction des goélettes, à l'île aux Coudres, en 1965. La part d'intuition pour construire une goélette était considérable, mais rien n'était totalement improvisé; toutes les mesures et tous les choix à la base déterminaient les dimensions et la portée finale du produit. Photogramme tiré du documentaire *Les Voitures d'eau* (1968) de Pierre Perrault. (Photothèque de l'Office national du film du Canada).

*Allure* (1986). Ici, Perrault veut partager et faire revivre l'émerveillement de Jacques Cartier, navigateur et découvreur, lors de sa découverte de la Nouvelle-France. Par ce voyage initiatique, porté par les vents et selon le même itinéraire, le film de Perrault veut nous faire découvrir les limites de ce pays que nous ne connaissons pas, qui semble n'être qu'un espace interminable entre quelques villes, dans ces régions que Cartier avait nommées «Terre de Caïn», «Toutes Isles». Dans *La Grande Allure*, Perrault parcourt les régions de Blanc-Sablon, Harrington Harbour, Tête-à-la-Baleine, qu'il avait déjà visitées lors de ses tournages antérieurs. Auparavant, dans le moyen métrage *Les Voiles bas et en travers* (1982), Perrault explorait la ville de Saint-Malo, en France, afin de sentir la présence, mais surtout constater l'oubli, ou du moins l'indifférence de certains Français face au personnage de Jacques Cartier. (Voir ces deux documentaires dans le coffret de l'ONF intitulé *Le Fleuve*).

#### UN PAYS À NOMMER

Mais depuis *Pour la suite du monde* (1963) de Pierre Perrault et de Michel Brault, on constate dans les films de cette série nommée «Mémoires» une volonté constante de réappropriation symbolique du fleuve Saint-Laurent. Dans presque tous ses films, Pierre Perrault aura voulu montrer que nous avons, nous aussi, des mythes à notre image, qui nous sont exclusifs, mais qui ne nous sont pas enseignés. Dans la deuxième partie de *La Grande Allure* (1986), le poète Michel Garneau s'étonne en visitant les bords de Blanc-Sablon puis de Tête-à-la-Baleine: «Quand j'étais petit, on me racontait qu'il y avait des fjords en Norvège, mais jamais on ne m'a pas expliqué qu'il y en avait au Québec!»

Mieux que tout autre cinéaste canadien, Pierre Perrault aura réussi – peut-être malgré lui – à remplir pleinement la mission de l'ONF, à savoir de «faire connaître le Canada aux Canadiens et au monde». De l'île-aux-Coudres à l'île d'Ellesmere dans le Grand Nord, suivant l'exemple de ces découvreurs héroïques, Pierre Perrault aura exploré, navigué, vanté et filmé cette terre méconnue, la nôtre. ♦

#### Pour en savoir plus:

##### LIVRES

Michel Coulombe et Marcel Jean (dir.). *Dictionnaire du cinéma québécois*. 3<sup>e</sup> édition. Montréal, Boréal, 1999.

Pierre Perrault et Michel Brault. *Pour la suite du monde*. Montréal, l'Hexagone, 1992.

Pierre Perrault. *Nous autres icitte à l'Île*. Montréal, l'Hexagone, 1999.

##### FILMS SUR VIDÉO

Les coffrets *La Trilogie de l'Île-aux-Coudres* (contenant trois films et une cassette inédite, *Pierre Perrault parle de l'Île-aux-Coudres*) et *Le Fleuve* (contenant deux films et une cassette inédite, *Pierre Perrault parle du fleuve*) sont offerts à la boutique en ligne de l'Office national du film du Canada, [www.onf.ca/boutique](http://www.onf.ca/boutique) ou en téléphonant au service à la clientèle de l'ONF au 1 800 267-7710 ou au (514) 283-9000.

■ Yves Laberge est historien du cinéma et directeur de la collection «Cinéma et société», aux Éditions Harmattan. Il a été rédacteur invité pour les numéros 38 (sur le cinéma) et 68 (sur la télévision) de *Cap-aux-Diamants*.